

John Mearsheimer : guerre totale au Moyen-Orient et guerre de Trump contre la Russie

Le professeur John Mearsheimer explique comment comprendre le retour des États-Unis à la guerre contre l'Iran, ainsi que la décision de Trump d'approfondir l'implication américaine dans la guerre contre la Russie. Le professeur Mearsheimer est titulaire de la chaire R. Wendell Harrison Distinguished Service Professor au département de science politique de l'Université de Chicago. Achetez des produits dérivés : <https://diesen-shop.fourthwall.com/en-nok> Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glenndiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glenndiesen> Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glenndiesen> Buy me a Coffee : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bienvenue à nouveau. Aujourd'hui, nous recevons le professeur John Mearsheimer. Nous sommes le quinze juillet deux mille vingt-six, et le sujet de notre discussion, c'est la guerre en Iran, qui semble pouvoir se transformer en conflit régional. Merci d'être revenu dans l'émission. — Avec plaisir, comme toujours, Glenn. Alors, on voit beaucoup de choses se passer en ce moment. L'escalade est très forte, mais on a aussi l'impression que de nombreux pays sont en train d'être entraînés dans ce qui pourrait devenir une guerre beaucoup, beaucoup plus large. L'Iran, évidemment, est lourdement bombardé par les États-Unis. Washington affirme avoir rétabli le blocus naval. Les Iraniens, eux, ripostent, en se concentrant surtout sur Bahreïn, le Koweït et la Jordanie. Et le Yémen est entré dans le conflit en frappant l'Arabie saoudite. Je crois que les Saoudiens mobilisent maintenant leurs troupes. En plus, l'Iran a menacé de bloquer l'accès à la mer Rouge. Bref, la situation devient très complexe. Et je voulais savoir comment vous analysez tout ça, parce qu'il y a vraiment beaucoup de choses à examiner.

#John Mearsheimer

Je voudrais simplement ajouter qu'il semble que les Iraniens aient fermé Fujairah. Il y a deux ports importants par lesquels le pétrole continue de sortir du Moyen-Orient. L'un, c'est Yanbu, le port saoudien sur la mer Rouge. Et comme vous l'avez dit, il semble que les Houthis pourraient fermer la mer Rouge. Cela voudrait dire que le pétrole saoudien qui passe par Yanbu ne pourrait plus sortir par la mer Rouge. Je noterais aussi, rapidement, que même si les Houthis ne ferment pas le détroit de Bab el-Mandeb — celui qui ferme, ou pourrait fermer, la mer Rouge — les Iraniens pourraient tout simplement attaquer Yanbu et bloquer le flux de pétrole saoudien qui en sort. Et comme je l'ai

mentionné, ils ont déjà interrompu le flux de pétrole venant de Fujairah, le port des Émirats arabes unis situé sur la mer d'Oman, à l'extérieur du détroit d'Ormuz.

Il faut bien comprendre que les Émirats arabes unis exportaient environ un million sept cent, un million huit cent mille barils par jour depuis Fujairah, et que ce flux est maintenant interrompu. Et il semble que le pétrole saoudien qui sortait de la mer Rouge soit lui aussi sur le point d'être coupé. Je voulais donc insister sur un point : ces deux endroits, Fujairah et Yanbu, sont vraiment essentiels, et ils sont désormais tous les deux impliqués de manière sérieuse. Pour répondre à ta question, Glenn, ce qu'on voit ici, c'est que la guerre s'étend plutôt horizontalement que verticalement. Tu te souviens, on a eu cette grande guerre aérienne du vingt-huit février jusqu'à environ le huit avril. Ensuite, la guerre aérienne s'est arrêtée, et on est passés, le treize avril, au blocus. Eh bien, les attaques en représailles qui ont lieu chaque jour depuis environ huit jours ne sont pas du tout la même chose que la guerre aérienne.

Elles ne sont pas si étendues que ça. Et beaucoup de gens se demandent si nous allons escalader verticalement — en clair, revenir à la guerre aérienne qui a eu lieu pendant les quarante premiers jours de ce conflit. Ça, pour l'instant, ce n'est pas arrivé. Mais il y a, comme vous l'avez très bien décrit, cette escalade horizontale qui est en train de se produire. Je ne crois pas que la Jordanie ait été touchée avant il y a deux jours, mais il est clair que la base américaine en Jordanie est maintenant pilonnée. Et bien sûr, les États du Golfe sont eux aussi frappés. On voit donc une escalade horizontale importante, surtout si on ajoute les scénarios de Yanbu et de Foujaïrah dont j'ai parlé au début. Donc oui, cette situation est clairement en train de s'intensifier.

#Glenn

Eh bien, il est toujours difficile de faire des prévisions. Mais un bon point de départ, ce serait d'évaluer les stratégies de chaque camp. Autrement dit, quels sont les objectifs qu'ils cherchent à atteindre ? Quelles ressources peuvent-ils mobiliser pour y parvenir ? Comment imagine-t-on, en théorie, ce que serait une victoire, si on la regarde du point de vue américain, puis du point de vue iranien ? Qu'est-ce que chaque camp veut vraiment obtenir ici, et comment peuvent-ils concrètement y arriver ?

#John Mearsheimer

Oui, très bonne question. Commençons simplement par les Américains. Je ne crois pas qu'ils aient une véritable stratégie de victoire. À mon avis, le président Trump agit un peu dans tous les sens. Si on revient au dix-sept juin, au protocole d'accord signé ce jour-là, c'était en réalité un document de reddition. Il est assez clair que les Iraniens ont gagné sur presque tous les points. Quand on regarde les quatorze articles, il me semble évident que les Iraniens ont gagné, et que nous, les États-Unis, avons perdu. Alors la question qu'il faut se poser, c'est : depuis la signature de ce protocole le dix-sept juin, qu'avons-nous fait, sur le plan militaire, pour changer la situation ? D'où vient notre nouveau levier d'influence ?

Je veux dire, on n'avait clairement pas beaucoup de moyens de pression avant la signature du protocole d'accord du dix-sept juin. Sinon, on ne l'aurait pas signé, parce que c'était un document de capitulation. Donc, pour justifier ce qu'on fait maintenant, il faut pouvoir dire qu'on dispose d'une certaine capacité militaire ou économique pour changer la situation telle qu'elle existait le dix-sept juin. Et moi, je ne vois aucune preuve de ça. Si on regarde ce que Trump a fait, il a fait deux choses. D'abord, il a rétabli le blocus. Et le blocus, le premier blocus, a duré du treize avril jusqu'au dix-sept juin, quand le protocole d'accord a été signé. Un peu plus de deux mois. Ça n'a pas marché. C'est pour ça qu'on a signé le protocole d'accord.

Ça n'a tout simplement pas marché. Alors pourquoi penser que ça marcherait maintenant ? Je n'ai aucune idée de ce qu'ils ont en tête. Je ne vois pas pourquoi ça fonctionnerait aujourd'hui alors que ça n'a pas marché auparavant. La deuxième chose, c'est que depuis mardi dernier, le sept juillet, le président Trump est revenu dans ce jeu de représailles avec les Iraniens. Et depuis ce mardi sept juillet, jusqu'à aujourd'hui, le quinze juillet, les Iraniens et les Américains sont engagés dans une série d'actions et de ripostes. Eh bien, si une véritable campagne de bombardements stratégiques n'a pas donné de résultats pendant les quarante premiers jours, et qu'on a déjà joué à ce jeu des représailles — entre le vingt-six et le vingt-neuf juin — et que ça n'a pas marché, pourquoi penser que cette fois, ça marcherait ?

Et si on regarde ce qui se passe vraiment dans cette campagne de représailles, rien ne montre qu'on ait l'avantage. Les Iraniens frappent des pays comme le Koweït, Bahreïn, la Jordanie, et d'autres encore. Les Iraniens ont fermé Fujairah, comme je l'ai déjà dit. Donc, cette campagne de représailles ne me semble pas fonctionner, et personne que je connaisse ne pense le contraire. Cette stratégie du coup pour coup ne marche pas, et un autre blocus ne marchera pas non plus. Alors, comment obtenir un levier de pression suffisant pour négocier un nouveau mémorandum d'accord, où on ferait beaucoup mieux la prochaine fois que le dix-sept juin ? Je ne vois pas de scénario crédible qui permette de soutenir l'idée qu'on va gagner cette fois-ci, alors qu'on ne l'a pas fait la dernière fois.

#Glenn

Oui, non, c'est... enfin, on a parfois l'impression qu'il n'y a pas vraiment de plan, en fait. Je veux dire, j'ai vu, comme vous sans doute, Trump annoncer cette taxe de vingt pour cent sur tous les navires qui traversent le détroit d'Ormuz. Et puis, à peine vingt-quatre heures plus tard, il a commencé à faire marche arrière, en disant : « ah non, on ne va pas taxer les navires, il ne devrait pas y avoir de frais du tout ». C'est difficile à suivre... tout ça donne surtout l'impression qu'il n'y a pas de véritable stratégie, qu'ils avancent un peu au jour le jour. Et si c'est le cas, c'est assez inquiétant. Mais si on se place du point de vue iranien, qu'est-ce qu'ils cherchent vraiment ? Est-ce simplement à s'assurer que les bases américaines soient détruites ? Ils mettent en jeu l'économie mondiale, sachant que le monde en tiendrait les États-Unis et Israël pour responsables. Quelle est, pour les Iraniens, la solution miracle ? Est-ce le contrôle du détroit d'Ormuz ? Comment l'Iran peut-il gagner ? Ou peut-être, d'une certaine manière, a-t-il déjà gagné.

#John Mearsheimer

Écoutez, il y aura forcément un accord à un moment ou à un autre, très probablement. Franchement, j'ai du mal à croire qu'on n'arrive pas à une forme d'entente. Prenez simplement la question nucléaire. Les États-Unis et les Israéliens veulent absolument parvenir à un accord nucléaire. Et on ne peut pas y arriver tant que les combats continuent, sans un nouveau mémorandum d'entente. Il n'y a tout simplement pas d'autre solution. Donc, tous ces sujets sont sur la table — économiques, politiques et militaires — et ils étaient déjà regroupés dans le mémorandum d'entente en quatorze points du dix-sept juin.

Le fait est que, tôt ou tard, on va se retrouver avec un nouveau protocole d'accord, ou quelque chose qui y ressemble. Je ne sais pas exactement où tout ça nous mène, mais à mon avis, il faudra bien qu'il y ait une forme d'accord. On ne peut pas continuer comme ça indéfiniment, surtout du point de vue américain. Alors la vraie question, c'est : comment les Iraniens voient-ils les choses ? Le dix-sept juin, quand ils ont signé le protocole d'accord, beaucoup de gens — qu'on appelle généralement les durs du régime iranien — pensaient que c'était trop tôt pour conclure un accord. Ils disaient : il ne faut pas faire de compromis maintenant, les États-Unis sont en position de faiblesse.

Vous les aviez exactement là où vous vouliez. Alors, continuons simplement cette guerre. Plus le temps passe, meilleur sera l'accord qu'on obtiendra. C'est ce que disaient les partisans de la ligne dure. Ils disaient aussi qu'on ne peut vraiment pas faire confiance aux Américains. Qu'il faut que les Américains soient dans une situation désespérée avant de pouvoir conclure un vrai accord. Mais les durs ont perdu, et les modérés ont gagné. Et c'est comme ça qu'on a eu le protocole d'accord, signé par les Iraniens. À l'époque, j'avais soutenu — pas publiquement, mais auprès de plusieurs amis qui pensaient comme moi — que les partisans de la ligne dure avaient raison. Ils auraient dû attendre.

Les durs ont maintenant gagné. Les Iraniens ne vont pas revenir facilement au protocole d'accord. Ils vont négocier très fermement, parce qu'ils savent que plus la guerre dure, mieux c'est pour l'Iran. Plus le conflit s'éternise, plus ils ont de poids dans les négociations. Et plus on s'approche du gouffre économique, plus l'administration Trump devient désespérée, plus il est probable que l'Iran obtienne un très bon accord, et que les Américains soient obligés de s'y tenir. Donc, à mon avis, ce qui se passe aujourd'hui en Iran, c'est que les durs ont gagné, et ils n'ont aucune intention de reprendre les négociations de sitôt.

Et en plus, s'ils reprennent les négociations, peu importe quand, ils veulent vraiment imposer un accord très dur. Et plus ils attendent, plus leur pouvoir de pression augmente. Donc, à mon avis, ce que fait Trump, c'est qu'il joue complètement le jeu des partisans de la ligne dure. Et plus il continue d'escalader, plus les Iraniens gagnent en pouvoir de coercition. Franchement, je pense que Trump le

sait très bien. C'est pour ça, à mon sens, qu'il dit que si tout ça n'est pas réglé d'ici la semaine prochaine, il va s'en prendre aux ponts et aux centrales électriques. C'est ce qu'il a dit. Mais alors, pourquoi parle-t-il d'attaquer les ponts et les centrales électriques la semaine prochaine ?

Parce qu'il sait qu'il ne peut pas laisser ça continuer. Et puis, pour ajouter un autre élément, une autre raison pour laquelle il ne peut pas laisser faire, c'est que les États-Unis n'ont pas assez de munitions pour mener une guerre longue. Souvenez-vous, on a mis fin à la guerre de quarante jours le huit avril, en partie parce qu'on commençait à manquer de munitions. Et on ne veut pas revenir à une guerre aérienne à grande échelle, justement parce qu'on n'a pas les munitions. Donc, une stratégie du coup pour coup, c'est une alternative tolérable, mais seulement pendant un certain temps. Parce qu'à la longue, ce genre de stratégie finit par épuiser toutes les armes de réserve, ou ce qu'il en reste. Trump a donc tout intérêt à mettre un terme à cette situation.

Et c'est pour ça qu'il parle d'attaquer des ponts et des centrales électriques. Mais le problème, comme on l'a déjà dit plusieurs fois, c'est que plus on monte dans l'échelle de l'escalade, plus les Iraniens peuvent réagir de toutes sortes de manières. Les Américains, eux, n'ont pas la supériorité dans cette escalade. Et ce qu'on voit à Fujairah, à Yanbu, et plus largement en mer Rouge, en est la preuve. Les Iraniens disent en substance : si on ne peut pas laisser le pétrole iranien entrer sur les marchés mondiaux, alors aucun pétrole ne sortira du Moyen-Orient. Ils veulent bloquer tout le flux de pétrole. Et ça, ce serait catastrophique pour l'économie mondiale.

#Glenn

Oui, et comme vous l'avez dit, ce qu'on peut ajouter, c'est : pourquoi commencer la semaine prochaine avec des ponts et des centrales électriques ? Ces cibles auraient pu être attaquées dès le début. Mais je pense que Trump sait aussi que, dès que les États-Unis décident de s'en prendre aux infrastructures critiques, les Iraniens feraient la même chose, évidemment, dans les États du Golfe. C'est ça, la raison. Donc, pour les Iraniens, tout ce qu'ils ont à faire, c'est, si les États-Unis montent d'un cran dans l'escalade, encaisser le coup, puis riposter de la même manière contre les alliés américains dans le Golfe. Mais ensuite... ensuite, que fait Trump ? Parce qu'on a l'impression que toute la stratégie repose sur l'idée que les Iraniens vont se faire frapper, et puis, en gros, finir par céder, se soumettre aux exigences américaines.

Je ne vois tout simplement pas comment cela pourrait arriver, vu tout ce qui est en jeu ici. Mais laissez-moi vous poser la question : selon vous, quel est l'enjeu plus large, quelles sont les conséquences de cette guerre qui représente une défaite pour les États-Unis ? Parce que, vous savez, elle a épuisé une grande partie des ressources militaires. On peut dire qu'il y aura des conséquences économiques, évidemment aussi géostratégiques, avec le déplacement des équilibres de pouvoir au Moyen-Orient. Mais si on regarde les implications plus larges, c'est-à-dire le rôle du parapluie sécuritaire américain dans le monde, je vois des rapports venant du Japon et de la Corée du Sud indiquant que leurs moyens militaires sont soit détournés, soit ne sont plus livrés. On entend des remarques similaires du côté européen. Comment voyez-vous cela ? Quelles seront, selon vous,

les conséquences de cette guerre ? Parce qu'il semble difficile de les mesurer, et qu'une défaite ici serait très différente, disons, d'une défaite en Afghanistan ou en Irak.

#John Mearsheimer

Eh bien, je pense que si on parle de la structure de l'alliance et de la présence militaire américaine dans le Golfe persique, ça va avoir des conséquences énormes. Il n'y a aucun moyen d'y échapper. La question que vous posez, c'est ce qui se passe en dehors du Golfe, n'est-ce pas ? À mon avis, en ce qui concerne l'Asie de l'Est, les États-Unis ont déjà affaibli leur posture de dissuasion vis-à-vis de la Chine. Il n'y a aucun doute là-dessus. Comme je l'ai déjà dit dans cette émission, au lieu de nous réorienter vers l'Asie, on s'en est détournés, parce qu'on a déplacé beaucoup de ressources militaires précieuses d'Asie de l'Est vers le Moyen-Orient ces derniers mois. Donc, on a affaibli notre position en Asie de l'Est.

Mais en réalité, Glenn, les États-Unis et leurs alliés d'Asie de l'Est ont besoin les uns des autres, et ils vont continuer à coopérer. Je pense qu'il ne fait aucun doute que les Sud-Coréens et les Japonais, entre autres, ont aujourd'hui de vraies inquiétudes sur le jugement américain. Quand on regarde l'administration Trump s'agiter dans tous les sens, c'est sans doute assez troublant, si on est un dirigeant japonais ou sud-coréen, de se dire qu'on dépend des États-Unis pour assurer sa sécurité. Ce n'est pas vraiment de nature à rassurer. Mais encore une fois, les Sud-Coréens, les Japonais et les autres pays d'Asie de l'Est alliés de Washington n'ont pas vraiment d'autre option que de continuer à travailler avec l'Amérique pour contenir la Chine.

Et bien sûr, du point de vue des États-Unis, contenir la Chine est une priorité majeure. Donc, je pense qu'au final, les conséquences de cette défaite dans le Golfe auront un impact limité sur la structure des alliances américaines en Asie de l'Est. En ce qui concerne l'Ukraine et la Russie, et donc la question de l'engagement américain envers l'Europe, la situation est très difficile à interpréter. Jusqu'à récemment, il semblait que Trump cherchait à réduire fortement la présence militaire américaine en Europe, et à transférer aux Européens la responsabilité de faire face à la Russie en Ukraine. Mais cela semble avoir changé.

Si on regarde ce qui s'est passé lors du G7 en France à la mi-juin, et ce qui s'est passé au sommet de l'OTAN à Ankara début juillet, on a l'impression que, bien au contraire, les Américains — et là, je parle du président Trump — ont soutenu avec enthousiasme la campagne européenne visant à aider l'Ukraine à faire la guerre contre la Russie. Donc, pour l'instant, notre engagement envers l'Europe et envers l'OTAN ne semble pas du tout affaibli. Mais il est très difficile de dire comment tout cela va évoluer avec le temps, en grande partie parce que Trump change d'avis un jour sur deux. Et il peut se retourner contre les Européens du jour au lendemain. Alors, qui peut vraiment savoir ce qui va se passer ? Mais pour le moment, il semble que cette crise dans le Golfe n'ait pas d'effets négatifs sur l'alliance de l'OTAN.

#Glenn

Alors, pour revenir sur l'alliance de l'OTAN, il semble qu'en ce moment, un message clé, surtout venant d'Europe et d'Ukraine, c'est que la situation a basculé — que l'Ukraine est en train de gagner. Et c'est sans doute ce qui influence la décision de Trump, puisqu'il a fait récemment plusieurs commentaires en ce sens, disant que les Ukrainiens s'en sortent très bien maintenant. C'est d'ailleurs un peu le discours commun de la plupart des dirigeants européens. Et je vois aussi, notamment, beaucoup de pétroliers russes touchés en mer Noire et en mer d'Azov. Mais vous, comment voyez-vous les choses ? Est-ce que vous pensez qu'il y a vraiment un tournant dans cette guerre ? Ou bien est-ce que... enfin, j'ai parlé il y a deux ou trois semaines avec George Beebe, l'ancien directeur de l'analyse sur la Russie à la CIA, et lui disait que tout ça relevait essentiellement de la propagande de guerre de l'OTAN. Mais en même temps, les Ukrainiens frappent des cibles, leurs capacités augmentent, et l'implication de l'Occident aussi. Alors, selon vous, comment faut-il comprendre tout ça ? Est-ce qu'il y a vraiment un changement important ? Ou bien est-ce que, pour Trump, tout se joue surtout autour du contrôle du récit ?

#John Mearsheimer

Eh bien, je pense que ce qui influence Trump, c'est le récit. À mon avis, la campagne de propagande menée en Occident cherche à faire passer l'idée que non seulement la guerre des drones, que vous avez décrite, fonctionne très bien, mais aussi que les Russes sont en grande difficulté sur le champ de bataille. En gros, les Ukrainiens auraient inversé la tendance : ils n'auraient pas seulement bloqué les Russes, mais commenceraient à les repousser à certains endroits. Donc, ce n'est pas seulement la guerre des drones, c'est aussi ce qui se passe sur le terrain. Et puis, je pense qu'il y a une troisième dimension dans cette campagne de propagande : c'est l'idée que l'économie russe souffre gravement, que Poutine devient de plus en plus impopulaire, et qu'on ne sait pas vraiment s'il pourra rester au pouvoir.

Donc, si on poursuit la campagne de drones et qu'on continue d'aider l'Ukraine sur le champ de bataille, cela finira, en pratique, par faire tomber Poutine, par affaiblir l'économie russe et, au fond, par sortir la Russie du cercle des grandes puissances. Vous vous souvenez, au début de la guerre, pendant la première année, en deux mille vingt-deux, les Américains parlaient parfois ouvertement d'infliger une défaite majeure à la Russie et de la faire sortir du rang des grandes puissances. Et on voit ce genre de discours revenir aujourd'hui. Je pense que les Américains défendent à nouveau l'idée que les sanctions sont un outil presque magique pour affaiblir la Russie — pas seulement les drones, mais aussi les sanctions.

Comme vous le savez bien, Lindsey Graham et Richard Blumenthal, deux sénateurs, poussent depuis longtemps un nouveau projet de loi de sanctions contre la Russie. Et il semble que ce texte, même s'il a été un peu édulcoré, va probablement être adopté par le Sénat. Trump a d'ailleurs dit qu'il l'aimait bien. C'est un projet de loi conçu pour paralyser l'économie russe. C'est très important de le comprendre. On revient à une stratégie qui vise à affaiblir profondément l'économie russe. Et Trump soutient ce texte. Il faut relier ça à ce qui se passe dans cette guerre des drones. Il est assez clair

que les Européens pensent pouvoir aider l'Ukraine à gagner cette guerre des drones — la guerre des drones à longue portée, pas tellement celle qui se joue directement sur le champ de bataille.

Mais ils peuvent fournir un très grand nombre de drones aux Ukrainiens, et les aider à renforcer leur capacité industrielle pour en produire eux-mêmes. Et ça, ça permettrait à l'Ukraine d'infliger de sérieux dégâts à l'économie russe et aux capacités militaires de la Russie. C'est l'histoire qu'ils racontent. Donc, à mon avis, ce qui se passe en ce moment, c'est que l'Occident, y compris les États-Unis, augmente la pression sur la Russie parce qu'ils pensent qu'ils sont en train de gagner la guerre. Maintenant, je veux être très clair : si on regarde ce qui se passe sur le champ de bataille — et je pense que c'est ça qui compte vraiment — je crois que ce sont les Russes qui sont en train de gagner.

Ils repoussent les Ukrainiens. L'armée ukrainienne est dans une situation désespérée. Ce qui la maintient encore debout, c'est surtout la présence des drones. Je pense qu'il n'y a aucun doute là-dessus sur le terrain. Mais rien ne dit que les Russes ne finiront pas par submerger les forces ukrainiennes, parce qu'elles sont étirées à l'extrême. Donc, sur le champ de bataille, et c'est ce qui compte le plus, je pense que les Russes sont en train de gagner. Mais il ne fait aucun doute qu'on en revient aux sanctions, et qu'on mise sur cette campagne de drones, cette campagne de drones à longue portée, pour avoir un impact important sur l'économie russe et sur la position de Poutine.

#Glenn

Oui, enfin, j'ai vu, je crois que c'était aujourd'hui, Wanda Lane, elle disait qu'il y a maintenant un accord entre l'Union européenne et l'Ukraine pour coproduire des drones. Et apparemment, c'est aussi un effort pour que l'Union européenne fabrique davantage de drones à longue portée, capables de frapper en profondeur à l'intérieur de la Russie. Et, en gros, ils disent : « On ne transfère pas de drones, on ne participe pas, ce sont des drones fabriqués en Ukraine. » Mais ça soulève quand même une question, parce qu'on voit bien où tout ça mène. Les Russes cherchent à savoir dans quelle mesure l'Occident est impliqué là-dedans. Et c'est une question difficile, parce qu'il manque des preuves. Il y a beaucoup de propagande de guerre en ce moment. D'un autre côté, c'est quand même difficile d'imaginer, surtout pour les attaques de drones sur Saint-Pétersbourg, qu'elles n'aient pas été aidées par l'OTAN. Mais au fond, qu'est-ce qu'on sait vraiment de l'implication de l'OTAN dans ces attaques contre la Russie ?

#John Mearsheimer

Je vais aborder ce sujet sous un angle un peu différent de celui que j'adopte d'habitude. Je pense que l'une des principales raisons pour lesquelles les Russes ont attaqué l'Ukraine en février deux mille vingt-deux, c'est qu'ils croyaient — à juste titre, selon moi — que l'Ukraine devenait de fait un membre de l'OTAN. Et maintenant, si on avance jusqu'à aujourd'hui, je crois que ce qu'on voit, c'est — et on l'entend d'ailleurs dans la rhétorique de certains responsables occidentaux — que l'Ukraine a fait énormément d'efforts pour devenir, en pratique, non seulement un membre de fait de l'OTAN,

mais aussi un membre de fait de l'Union européenne. Et il est très important de comprendre que l'Union européenne est devenue une institution plus militarisée depuis le début de la guerre, en février deux mille vingt-deux. Donc, quand l'Ukraine s'efforce autant de devenir un membre de fait de l'OTAN et de l'Union européenne, cela signifie qu'il y a un mélange, une sorte de rapprochement entre les peuples.

Les capacités militaires de l'Ukraine, ses services de renseignement, ceux de l'Occident, et la capacité de produire des armes... Je veux dire, Trump a dit qu'il allait accorder aux Ukrainiens une licence pour fabriquer des missiles Patriot directement en Ukraine. Réfléchissez à ce que ça veut dire. C'est une autre façon de dire que l'Ukraine devient, de fait, membre de l'OTAN, membre de l'Union européenne. Elle est en train de s'intégrer militairement à l'Occident. Et en même temps, ce qu'on voit, c'est un retour massif aux sanctions, avec ce projet de loi Blumenthal-Graham. Et puis, il y a la campagne de drones, la campagne de drones longue portée.

Je pense que, du point de vue de la Russie, c'est très clair : l'Occident fait bloc avec l'Ukraine, même si l'Ukraine n'est pas membre officiel de l'Union européenne ni de l'OTAN. Et pour eux, c'est bien l'Occident, y compris les États-Unis aujourd'hui, et l'Ukraine, qui mènent la guerre contre la Russie. Si on écoute les responsables russes, c'est exactement ce qu'ils disent. Ils comprennent très bien ce qui se passe. Toi et moi, on n'est pas les seuls à avoir compris ça. Alors, la question que les Russes se posent, c'est : que faire face à cette situation ? Et leur réponse dépend de deux choses. D'abord, à quel point la menace est sérieuse. Quelle est la gravité de la menace de nouvelles sanctions ? Quelle est la gravité du risque posé par une campagne de drones à longue portée contre la mer d'Azov, contre la mer Noire, contre la Crimée, contre Moscou, et ainsi de suite.

À quel point cette menace est-elle sérieuse ? Et puis, la vraie question, c'est : quelles cibles les Russes pourraient frapper en Europe pour mettre fin à cette coordination étroite entre, d'un côté, les Européens, et de l'autre, les Ukrainiens ? Ce n'est pas évident de voir ce que les Russes peuvent faire pour briser le lien de plus en plus fort entre l'Ukraine et l'Occident. Et bien sûr, cela nous amène à tout l'argument de Sergueï Karaganov sur ce que la Russie devrait faire face à cette menace. Mais le point que je veux te faire comprendre, Glenn, pour résumer mon raisonnement, c'est que l'Ukraine et l'Occident se rapprochent de plus en plus. L'Occident s'implique dans la guerre en Ukraine plus qu'il ne l'a jamais fait. Et, du point de vue russe, il est assez clair que ce que l'Occident et l'Ukraine veulent faire ensemble, c'est vaincre la Russie. La question, maintenant, c'est : comment la Russie peut-elle éviter que cela se produise ?

#Glenn

Je dois dire, du point de vue de Moscou, qu'ils considèrent la diplomatie avec les États-Unis comme une pure absurdité, et qu'avec les Européens, il n'y a tout simplement pas de diplomatie du tout. Et comme vous l'avez dit, je pense qu'il y a maintenant une compréhension assez claire que l'OTAN mène une guerre contre la Russie. Mais, étant donné que l'Ukraine et l'Europe — ou même l'OTAN — se rapprochent de plus en plus, comment pensez-vous que cela va influencer les objectifs russes

sur ce à quoi la fin de la guerre devrait ressembler ? Parce qu'encore une fois, les Russes ont envahi en deux mille vingt-deux pour détacher l'Ukraine de l'alliance de l'OTAN, qu'ils perçoivent comme une menace existentielle. Est-ce que cela va alors accroître ou élargir leurs exigences dans la guerre ? Ont-ils besoin de plus de territoire ? J'ai vu que Poutine a fait référence à la libération de la Novorossia.

Et là, on parle d'un tout autre territoire. Là, on parle de Nikolaïev, d'Odessa, de Kharkiv. C'est une ambition territoriale complètement différente. Est-ce que c'est vers ça qu'ils se dirigent, sachant qu'il n'y a aucune voie diplomatique, aucune volonté, du côté européen, de parler avec la Russie ? Mais aussi, comme vous l'avez dit, si les deux camps se rapprochent de plus en plus, tout accord qui inclurait une promesse de neutralité de l'Ukraine, j' imagine que ça ne vaudrait pas grand-chose. Parce qu'on l'a bien vu avec la guerre contre l'Iran : on peut signer tous les documents qu'on veut, ça ne veut pas dire qu'on va les appliquer. Alors, selon vous, comment les objectifs de guerre de la Russie évoluent-ils, maintenant que l'Occident s'attache aussi étroitement à l'Ukraine ?

#John Mearsheimer

Eh bien, j'ai toujours soutenu que cette guerre finirait, tôt ou tard, avec la Russie qui s'emparerait d'une grande partie du territoire ukrainien, et l'Ukraine qui sortirait de ce conflit comme un État résiduel, dysfonctionnel. Maintenant, la vraie question que soulèvent vos remarques, c'est : quelle part du territoire les Russes vont-ils prendre, et à quel point cet État résiduel sera petit et dysfonctionnel ? Plus la guerre dure, et plus la relation entre les Européens et les Américains d'un côté, et les Ukrainiens de l'autre, se resserre, plus cette proximité influencera la manière dont les Russes envisagent la conquête du territoire, et la mesure dans laquelle ils voudront que cet État résiduel soit affaibli.

Je pense que, vu la situation, les Russes ont tout intérêt à prendre beaucoup plus de territoire que les quatre oblasts qu'ils ont déjà annexés. Et je crois qu'ils veulent clairement s'emparer d'Odessa, et s'assurer — pardon — que l'Ukraine n'ait plus aucun port sur la mer Noire. En plus de ça, ils veulent que l'Ukraine devienne un État résiduel aussi dysfonctionnel que possible. Plus l'Ukraine est dysfonctionnelle, mieux c'est pour eux. C'est pour cette raison que des gens comme vous et moi disons depuis longtemps que les Ukrainiens auraient dû conclure un accord avec les Russes, accepter d'être un État neutre, et ensuite tout faire pour améliorer leurs relations avec la Russie, afin de limiter au maximum à quel point l'Ukraine finirait par être dysfonctionnelle.

Mais ce n'est pas du tout la direction que prend ce conflit. Et vu la pression exercée sur les Russes, vu aussi que les Ukrainiens et l'Occident veulent gagner la guerre, veulent sortir la Russie du rang des grandes puissances, les Russes ont tout intérêt à détruire l'Ukraine autant qu'ils le peuvent, à prendre le plus de territoire possible. Donc, je pense que c'est là que se trouve aujourd'hui leur logique d'incitation. Mais la grande question qu'il faut se poser, c'est : est-ce que les Russes ont vraiment la capacité de conquérir beaucoup plus de territoire ?

Comme toi et moi le savons très bien, comme tout le monde le sait d'ailleurs, les Russes ont énormément de mal à conquérir l'ensemble du territoire dans les quatre oblasts qu'ils ont annexés. En réalité, ils n'ont complètement pris le contrôle que d'un seul de ces quatre oblasts. Dans les trois autres, ils contrôlent une grande partie du territoire, mais pas tout. La question, c'est donc : une fois qu'ils auront conquis tout le territoire de ces quatre oblasts, auront-ils ensuite la capacité militaire de s'emparer d'autres zones — de Kharkiv, d'Odessa — et cela, à un coût raisonnable ? À ce stade, il est difficile d'être certain de la réponse. Ça, c'est pour la question des capacités. Mais si on revient aux motivations, il ne fait aucun doute qu'ils ont un puissant intérêt à faire tout ce qu'ils peuvent pour détruire l'Ukraine et s'emparer du maximum de territoire qu'ils peuvent absorber.

#Glenn

Oui, eh bien, c'est clair que la violence a augmenté. On dirait qu'ils utilisent maintenant des armes beaucoup plus puissantes et qu'ils frappent aussi beaucoup plus de cibles. Mais je voulais revenir un peu sur la guerre avec l'Iran, parce que je pense que les Russes, les Chinois, et même les Iraniens ont été un peu surpris par leur succès face aux États-Unis. Parce que, bon, les États-Unis sont une puissance immense, et on aurait pu penser que les Iraniens ne s'en sortiraient pas aussi bien. C'était en tout cas l'hypothèse de beaucoup de gens. Alors, comment vous expliquez ça ? Comment les États-Unis peuvent-ils, en somme, perdre cette guerre ?

#John Mearsheimer

Eh bien, je dirais que, avant le début de la guerre, si on revient au vingt-sept février, la veille du conflit, je pense que presque tout le monde s'attendait à ce que les Iraniens s'en sortent plutôt bien. Mais très peu de gens pensaient qu'ils réussiraient aussi bien qu'ils l'ont fait. Je crois même que les Iraniens eux-mêmes sont surpris par leurs propres résultats. Moi aussi, d'ailleurs. J'ai toujours pensé qu'ils feraient du bon travail, qu'ils fermentaient le détroit d'Ormuz. Mais je n'avais pas pleinement mesuré à quel point l'Iran se débrouillerait bien sur le terrain. Alors, qu'est-ce qui se passe exactement ? Je pense qu'il y a deux aspects ici. Le premier, c'est le détroit d'Ormuz. Ils l'ont effectivement fermé, et les États-Unis n'ont pas réussi à changer cette situation. Les États-Unis, malgré toute la rhétorique de Trump, n'ont pas été capables de rouvrir le détroit.

Et il est maintenant tout à fait clair que l'Iran va contrôler le détroit pour toujours. Je ne pense pas que beaucoup de gens aient vraiment mesuré à quel point la capacité de l'Iran à fermer le détroit serait étendue, ni à quel point les Américains seraient neutralisés dans ce processus. Donc, pour moi, c'est le premier point. Le point le plus important, en revanche, sur les raisons de notre surprise, concerne les missiles. Si on revient à la guerre de douze jours, en juin deux mille vingt-cinq, c'est à ce moment-là que l'Iran a combattu les États-Unis et Israël dans un conflit bref, de douze jours seulement. À l'époque, il était déjà clair que les missiles iraniens étaient très efficaces. Mais la guerre a été courte, seulement douze jours, et la propagande en Occident a suffi à masquer le fait que ces missiles balistiques iraniens étaient d'une efficacité redoutable.

Et bien sûr, après la guerre de douze jours en juin deux mille vingt-cinq, les Iraniens ont tiré des leçons. Ils ont renforcé leurs capacités en missiles balistiques et en drones. Donc, quand la guerre a commencé le vingt-huit février, les Iraniens disposaient d'un immense arsenal de missiles balistiques et de drones. Et ces missiles balistiques étaient d'une précision redoutable, avec des ogives à haut pouvoir explosif, capables de causer des dégâts considérables. Ce que nous avons découvert au fil du conflit, à mesure qu'il s'est prolongé — et je parle bien ici de la guerre commencée le vingt-huit février —, c'est que les capacités iraniennes en matière de missiles et de drones leur donnent un avantage significatif sur les États-Unis et sur Israël dans cette guerre.

C'est pour ça qu'on a arrêté la guerre aérienne au bout de quarante jours. C'est pour ça aussi qu'on ne peut pas gagner dans une logique de représailles permanentes. Vous savez, quand on écoute les Américains et leurs alliés du Golfe, on a l'impression qu'ils abattent tous les missiles balistiques iraniens qui arrivent, qu'ils détruisent tous les drones iraniens, et que presque aucune de ces armes ne touche sa cible. Mais les images qui circulent maintenant montrent clairement que ce n'est pas vrai. Les Iraniens frappent Bahreïn, frappent le Koweït, frappent la Jordanie, et ainsi de suite. La capacité de frappe des missiles iraniens est vraiment impressionnante. Et si on y ajoute leurs drones, on voit bien que les Iraniens sont aujourd'hui dans une position où ils ont plus de pouvoir de pression sur nous que nous n'en avons sur eux.

Et je ne pense pas que les gens aient vraiment mesuré ça avant la guerre. Je veux dire, on savait déjà, après la guerre de douze jours l'an dernier, que les missiles balistiques iraniens étaient redoutables. Mais je crois qu'on n'avait pas pleinement conscience à quel point cet arsenal de missiles et de drones iraniens est impressionnant. Et maintenant, on le sait. À mon avis, ce qui a vraiment permis aux Iraniens de s'en sortir aussi bien face aux Américains et aux Israéliens, c'est d'abord le fait qu'ils contrôlent le détroit d'Ormuz, et qu'on ne peut pas leur retirer ce contrôle. Et ensuite, c'est qu'ils disposent d'un arsenal de drones et de missiles balistiques vraiment impressionnant.

#Glenn

Alors, selon vous, si on prend un peu de recul, comment tout ça s'inscrit dans le cadre géostratégique plus large des États-Unis ? Parce que, dans l'ensemble, la plupart des dispositifs de sécurité dirigés par Washington dans le monde semblent viser à contenir principalement trois grandes puissances. En Europe, bien sûr, il y a l'OTAN, dont l'objectif est de contenir et d'affaiblir la position de la Russie. En Asie de l'Est, on trouve aussi une architecture de sécurité très développée, mise en place par les États-Unis pour contenir la Chine. Et au Moyen-Orient, évidemment, la coopération américaine avec les États du Golfe vise non seulement à affaiblir, mais aussi à vaincre l'Iran.

Alors, à propos de ces guerres, maintenant, contre l'Iran et la Russie... On a vu que, du moins comme je le comprends, l'objectif des États-Unis, avec la guerre contre la Russie depuis deux mille quatorze, c'était d'éliminer la Russie pour pouvoir ensuite se concentrer sur la Chine. En gros, utiliser

les Ukrainiens pour affaiblir la Russie. Keith Kellogg l'a dit très clairement, mais on l'a aussi entendu de la bouche de beaucoup d'autres responsables américains. Eh bien, ça n'a pas marché. Au contraire, on a vu la Russie et la Chine se rapprocher comme jamais auparavant. Et maintenant, l'objectif semble être d'affaiblir l'Iran. Oui, ça priverait la Russie d'un partenaire important, mais je pense que ça affaiblirait la Chine dans une bien plus grande mesure.

Mais maintenant, est-ce que les Iraniens vont aussi se rapprocher davantage de la Russie et de la Chine ? Je veux dire, ils ont leurs propres différends entre eux, donc j'imagine qu'il y a des limites à ce rapprochement. Mais comment voyez-vous l'évolution, disons, du paysage stratégique plus large à la suite de cette guerre ? Parce qu'une défaite en Iran... on a l'impression que ça changerait profondément la géopolitique. Comme vous l'avez dit tout à l'heure, l'architecture de sécurité, le parapluie sécuritaire des États-Unis, serait affaibli — au moins en Asie de l'Est, aussi dans une certaine mesure en Europe, et très clairement au Moyen-Orient. Mais pendant ce temps, on verrait ces autres puissances eurasiennes se rapprocher comme jamais. Ou bien, selon vous, est-ce encore trop tôt pour le dire ?

#John Mearsheimer

C'est encore très tôt dans le processus, ça ne fait aucun doute. Mais laissez-moi faire quelques remarques. D'abord, je pense qu'avant le vingt-huit février, les Russes, les Chinois et les Iraniens avaient de fortes raisons de coopérer pour faire face aux États-Unis. Avant le vingt-huit février, il était clair que les États-Unis étaient un adversaire pour ces trois pays. Les États-Unis étaient bien plus puissants que l'Iran et la Russie, et encore plus puissants que la Chine. Donc, il était logique que ces trois pays cherchent à se coordonner. Et je pense que depuis le vingt-huit février, depuis le début de la guerre, les raisons qui les poussent à travailler ensemble se sont considérablement renforcées.

Comme on vient d'en parler, le président Trump, à partir de la mi-juin, quand il est allé à la conférence du G7, puis début juillet à celle de l'OTAN, a clairement montré que lui, le président Trump, visait à nouveau les Russes. Qu'il ne respectait plus l'esprit d'Anchorage et qu'il cherchait plutôt à infliger une punition à la Russie. Les Russes, aujourd'hui, comprennent très bien qu'ils ont tout intérêt à aider l'Iran. Et les Chinois l'ont compris aussi. Ces deux pays, la Chine et la Russie, soutiennent l'Iran. Ils lui fournissent des renseignements importants, et ils lui livrent du matériel militaire.

Et cette situation va probablement continuer à l'avenir, parce que, encore une fois, ces trois pays — et on peut y ajouter la Corée du Nord — ont tout intérêt à coopérer pour contrebalancer les États-Unis, qui sont l'ennemi commun de ces trois pays, ou des quatre si on inclut la Corée du Nord. Et je ne pense pas que cela va changer de sitôt. Concernant la poursuite de la guerre, on peut dire que, du point de vue de la Chine comme de celui de la Russie, plus les États-Unis restent empêtrés dans cette guerre en Iran, mieux c'est pour ces deux grandes puissances. Si je me mettais à la place de la Chine, je serais tout à fait satisfait de voir les États-Unis englués dans un conflit sans fin dans le

Golfe persique. Je ne voudrais surtout pas que les États-Unis mettent fin à leur présence militaire dans le Golfe et se tournent entièrement vers l'Asie de l'Est.

Si je suis la Chine, ce n'est pas dans mon intérêt. Ce que je veux faire, si je suis la Chine, c'est garder les États-Unis occupés au Moyen-Orient. Et d'ailleurs, les garder aussi embourbés dans la guerre en Ukraine. Plus les États-Unis envoient d'armes à l'Ukraine, moins ils en ont à disposition en Asie de l'Est pour contenir la Chine. Donc, si on regarde simplement cette guerre et ce qui se passe, d'abord, elle rapproche l'Iran, la Chine et la Russie. Elle leur donne de fortes raisons de s'entraider face aux Américains. Et en même temps, elle donne aux Chinois et aux Russes un intérêt évident à maintenir les États-Unis coincés au Moyen-Orient, pour limiter les problèmes que les États-Unis peuvent provoquer en Asie de l'Est ou en Ukraine.

#Glenn

Je me souviens que, du côté russe, pendant la guerre en Syrie, l'un des objectifs de la Russie était de partir de la coopération très limitée qu'elle avait avec l'Iran, et d'essayer de la renforcer, de surmonter une méfiance historique, pour en faire, au fond, un partenariat stratégique. Et bien sûr, après l'invasion de l'Ukraine par la Russie, quand les Iraniens sont intervenus pour aider, cette relation s'est encore développée. Puis, évidemment, quand les États-Unis sont entrés en guerre contre l'Iran, les Russes ont apporté leur soutien, tout comme les Chinois. Ce partenariat n'a fait que se consolider, encore et encore. On a vraiment l'impression que c'est une erreur énorme, une erreur tragique de la part des États-Unis, d'avoir rapproché à ce point des pays qui, autrefois, gardaient entre eux une distance bien plus grande.

Mais vous continuez à parler de toutes ces armes qui auraient été envoyées en Asie ou en Europe, et qui partent maintenant vers le Moyen-Orient. Mais comme les États-Unis s'engagent de plus en plus dans plusieurs conflits en même temps, on voit la même logique en Europe. Il y a cette idée qu'il faut désormais s'armer jusqu'aux dents. Est-ce que les capacités militaires pourraient augmenter, même si les ambitions militaires grandissent aussi ? Parce que, bon, si la situation l'exige, c'est possible, non ? Ce ne serait pas forcément un problème pour les Chinois, par exemple, si les Américains et les Européens passaient maintenant des années à se concentrer sur la construction d'immenses arsenaux d'armes. Parce que, encore une fois, je ne suis pas sûr de savoir à quel point le problème des stocks est sérieux aux États-Unis.

#John Mearsheimer

Eh bien, les Européens et les Américains sont des acteurs très différents du point de vue de la Chine. La Chine ne se préoccupe pas vraiment de savoir si les Européens renforcent leurs capacités militaires, parce qu'elle sait très bien que les Européens n'ont aucune intention d'affronter la Chine militairement, du moins pas de manière significative. Les armées européennes parlent surtout de se renforcer pour faire face à la Russie, pas à la Chine. Leur attention est entièrement tournée vers ce qu'elles perçoivent comme la menace russe. Les Américains, c'est une tout autre histoire. Les États-

Unis considèrent la Chine comme ce qu'ils appellent la « menace de référence », la plus grande menace à laquelle le pays doit faire face. Et Washington cherche à renforcer sa présence militaire en Asie de l'Est pour contenir la Chine.

Beaucoup de gens, au sein de l'appareil de sécurité nationale américain, considèrent l'engagement envers l'Ukraine comme un détournement de ressources qui devraient aller à l'Asie de l'Est. Et c'est pareil, bien sûr, pour le Moyen-Orient. Du coup, les Européens et les Américains n'ont pas les mêmes incitations, et les Chinois, eux, perçoivent les Européens et les Américains de manière très différente. Si on se concentre un instant sur les Européens, honnêtement, je ne comprends pas très bien ce qu'ils font. Ils renforcent leurs capacités militaires, en disant qu'ils se préparent à une guerre avec la Russie, qu'ils semblent considérer comme inévitable. Mais est-ce que les Européens vont vraiment se battre en Ukraine contre la Russie ? Franchement, j'ai du mal à y croire.

Je pense que ce que les Européens veulent faire, c'est utiliser les Ukrainiens comme un bélier. La raison pour laquelle les Européens ne sont pas sérieux à propos d'un accord pour mettre fin à la guerre en Ukraine, c'est qu'ils ne meurent pas, eux. Ils se servent des Ukrainiens pour ça, et les Ukrainiens sont assez naïfs pour accepter cette approche complètement absurde. Vous voyez ? Les Européens disent aux Ukrainiens : continuez à vous battre, continuez à vous battre. On vous donnera de l'argent, on vous donnera des armes. Et pendant ce temps, l'Ukraine se vide de son sang. Mais les Européens, eux, ne meurent pas. Et j'ai du mal à croire qu'ils vont vraiment développer une capacité militaire destinée à combattre les Russes.

Je ne pense pas que les Russes aient la moindre envie de se battre contre les Européens. Et je crois qu'au fond, les Européens n'ont pas envie non plus de se battre contre les Russes. Ils préfèrent que les Ukrainiens s'en chargent. Alors, si c'est ça, et que vous êtes Européen, est-ce que vous ne devriez pas renforcer votre base industrielle, produire plus d'armes, et les donner aux Ukrainiens pour qu'ils puissent continuer le combat ? C'est, en grande partie, ce que font les Européens en ce moment. Je ne sais pas ce qu'il en sera à long terme, mais pour l'instant, leur objectif, c'est d'envoyer plus d'armes à l'Ukraine.

Mais le vrai problème, c'est que ce ne sont pas vraiment des armes dont les Ukrainiens ont besoin. Ce qu'il leur faut, c'est des effectifs. Ils ont besoin de soldats sur la ligne de front. Or, on ne voit pas les Européens se précipiter pour envoyer des troupes en Ukraine, pour combattre sur le front. Et tout ça pose la question de savoir combien de temps l'Ukraine peut tenir sans davantage de soldats. Je pense donc que les Européens vont renforcer leur arsenal et développer leurs forces armées. Mais, avant qu'ils atteignent un niveau significatif de production d'armes, et avant qu'ils aient réellement constitué des forces capables de mener une guerre contre les Russes, les Ukrainiens auront perdu sur le champ de bataille face à l'armée russe.

#Glenn

Eh bien, je comprends l'intérêt, pour les Européens, de vouloir que la guerre continue. Si cela ramène les États-Unis en Europe, comme c'est le cas aujourd'hui, alors les Européens se retrouvent avec une Amérique puissante derrière eux, et Zelensky devant eux, prêt à envoyer chaque Ukrainien au front, si nécessaire, pour affaiblir la Russie. Donc, d'une certaine manière, ça place les Européens dans une position avantageuse. Cela dit, je me demande aussi s'ils savent vraiment ce qui se passe sur les lignes de front. Parce qu'il faut bien comprendre que, dans n'importe quel pays européen aujourd'hui, si vous dites que les Russes sont en train de gagner, c'est immédiatement perçu comme un argument pro-russe.

Vous savez, il n'y a absolument aucune discussion sur la réalité objective. Comment est-ce qu'on mesure ce qui se passe réellement sur le terrain ? Il s'agit simplement de reconnaître, eh bien, la réalité. Et si elle ne correspond pas bien au récit dominant, c'est tout de suite considéré comme pro-russe ou anti-ukrainien. Du coup, tout le monde doit plus ou moins dire exactement la même chose. Et ça n'a même pas besoin de reposer sur des preuves. C'est juste... Vous voyez, c'était un peu comme avec Nord Stream. Si vous disiez : « Ça n'a aucun sens que la Russie fasse exploser sa propre infrastructure », eh bien, c'était perçu comme une position pro-russe. Donc tout le monde, peu importe à quel point ça paraissait absurde, devait répéter la même rengaine. Et franchement, c'est assez ridicule, mais c'est là où en est l'Europe aujourd'hui.

Je me demande s'ils savent vraiment ce qui se passe. Parce que, quand tout le monde dit la même chose, on a tendance, par nature humaine, à se caler sur le groupe. Mais non, ce qui m'inquiète aussi, c'est que s'ils fixent des dates — la guerre commencera en deux mille vingt-neuf, on préparera notre infrastructure militaire — à un moment donné, pourquoi les Russes attendraient-ils ? Oui, un peu comme les Iraniens : pourquoi attendraient-ils que leur adversaire façonne le champ de bataille exactement comme il le souhaite avant que les tirs ne commencent ? J'ai juste l'impression que les Russes donneraient le premier coup, comme ils l'ont fait en Ukraine, s'ils pensent que la paix est impossible. Bref, vous avez un dernier mot avant qu'on conclue ?

#John Mearsheimer

Je pense que ce qu'on voit ici, Glenn, c'est que les Européens s'impliquent de plus en plus dans ce qui se passe en Ukraine. Leur engagement envers l'Ukraine se renforce. Et on se demande forcément : comment tout ça va se terminer ? Autrement dit, que se passera-t-il si les Russes commencent à repousser les Ukrainiens sur le champ de bataille ? Toi et moi, on pense que les Russes sont en train de gagner la guerre. Ils avancent lentement, mais pour moi, il ne fait aucun doute — et je crois que tu partages ce point de vue — que les Russes sont à l'offensive et qu'ils progressent, même si c'est à un rythme modéré. Alors la vraie question, c'est : si l'armée ukrainienne commence à céder, qu'est-ce que les Européens feront à ce moment-là ? Encore une fois, il faut vraiment réfléchir à quel point les Européens sont engagés dans cette guerre.

Et si on voit que l'Ukraine est sur le point de perdre, et qu'elle commence vraiment à perdre, qu'est-ce que les Européens vont faire ? Est-ce qu'ils vont simplement dire : « Bon, on a essayé, on a perdu, c'est fini » ? Ou est-ce qu'ils vont chercher à intensifier le conflit ? À tenter de redresser la situation ? À agir dans la panique ? Ça, c'est un côté de l'équation. Mais il y a aussi le côté russe. Et si la guerre des drones à longue portée commence vraiment à peser sur l'économie russe, au point qu'ils deviennent eux aussi désespérés ? Et si la pression sur Poutine augmente fortement, parce que cette guerre dure depuis tellement longtemps qu'il se dit qu'il doit faire quelque chose pour y mettre fin, ou pour relancer les combats ? Il doit faire quelque chose pour accélérer la victoire.

Et si des forces comme celles-là commençaient à entrer en jeu de manière importante du côté russe ? Qu'est-ce qu'ils feraient ? Ils ne vont pas chercher à intensifier le conflit ? Ce que je veux te dire, Glenn, c'est que si tu réfléchis un peu à la direction que tout ça prend, on peut imaginer un scénario où les Européens se retrouvent dans une situation où ils doivent escalader, et les Russes aussi. Et disons que ça n'arrive pas, que la guerre continue simplement, encore et encore. Est-ce vraiment envisageable que cette guerre dure encore deux ou trois ans ? À un moment donné, l'un des deux camps ne va-t-il pas tenter quelque chose pour y mettre fin ? Et là, on parle surtout des Russes. La vraie question, c'est : comment tout ça va se dérouler ? Ce que j'essaie de dire, c'est qu'on est face à une situation extrêmement dangereuse.

Je pense qu'au début de la guerre, les Européens comme les Américains pouvaient encore s'en éloigner. Et les Russes, eux, pouvaient à ce moment-là conclure un accord de compromis. C'était clairement le cas à Istanbul. Si on repense à la situation à Istanbul, et qu'on la compare à celle d'aujourd'hui, et à la direction que tout cela semble prendre... L'idée que les États-Unis soient maintenant de nouveau impliqués dans le conflit, que Trump se montre enthousiaste à propos de nouvelles sanctions, de véritables sanctions secondaires contre la Russie, et que nous — c'est-à-dire l'Occident — soyons prêts à aller très loin pour aider l'Ukraine à intensifier sa campagne de drones contre la « Mère Russie »... Franchement, je ne vois pas comment tout cela peut bien se terminer. Les Russes ne peuvent pas tout supporter indéfiniment, et c'est là que la logique de Sergueï Karaganov entre en jeu. On pousse une grande puissance dans ses retranchements.

Et puis, pour me répéter un peu, si on revient du côté européen, ou plus largement du côté occidental, on est maintenant tellement engagés dans cette guerre, tellement impliqués, que perdre ne sera pas facile. Et d'ailleurs, pour développer un peu ce point, Glenn, parlons des Américains. On a évoqué tout à l'heure le fait que les États-Unis ont, en réalité, subi une défaite humiliante au Moyen-Orient. Imaginons que cette défaite soit un jour formalisée dans un nouveau mémorandum d'accord. Et ensuite, que l'armée ukrainienne s'effondre, et que les Russes finissent par l'emporter. Et nous, les États-Unis, soutenons les Ukrainiens. Ce serait alors une deuxième défaite d'affilée. Que feraient les États-Unis dans une telle situation ? Je veux être clair : je ne dis pas que cela va arriver.

Comme toi et moi, on sait bien qu'au fond, personne ne peut dire avec certitude ce qui va se passer. On avance un peu à tâtons, dans le noir. Mais on peut imaginer toutes sortes de scénarios plausibles

sur la façon dont tout ça pourrait se terminer. Là, on parle de la guerre en Ukraine, et c'est vraiment dans un contexte catastrophique. C'est une situation extrêmement dangereuse, et toutes les forces en présence poussent les choses dans un sens encore plus risqué, pas dans un sens plus sûr. Ce n'est pas comme si je m'attendais à ce que, dans un mois ou deux, quand on en reparlera, on se dise : heureusement que ces décisions ont été prises, ça a permis de calmer le jeu. Au contraire, je pense qu'on s'attend plutôt à ce que la tension monte. Et c'est très inquiétant, surtout quand on se rappelle que les Russes ont l'arme nucléaire... et que les Américains l'ont aussi.

#Glenn

Oui, eh bien, je n'entends jamais vraiment d'arguments sur la façon dont tout ça pourrait se terminer positivement. En Europe, ils sont très enthousiastes à l'idée d'envoyer des armes. Ils parlent du nombre de Russes qu'ils tuent, de tout ça. Mais ils ne vont jamais plus loin. Comment pensent-ils que les Russes vont réagir ? Parce que l'hypothèse, c'est toujours que si on fait en sorte que plus de Russes meurent, la guerre deviendra impopulaire et Poutine sera obligé de se retirer. Et moi, ma question, c'est toujours : la Russie ne peut pas se retirer, parce que pour eux, c'est une menace existentielle. Ils savent très bien ce qui se passera si, à un moment donné, la Russie se retire. Eh bien, Starmer a parlé de ce qui arriverait.

Les troupes de l'OTAN vont commencer à se déployer en Ukraine. Elles vont inonder le pays de drones et de missiles à longue portée. Et, vous savez, un peu comme après le coup d'État de deux mille quatorze, on verra apparaître des bases de la CIA le long de la frontière russe pour déstabiliser la Russie. Donc, ça, c'est inacceptable. Cette idée que, si on tue assez de soldats russes, qu'on les affaiblit, ils vont simplement plier bagage et se soumettre... franchement, ça relève du fantasme. Tout ça ne mène qu'à une guerre massive. Et si leurs capacités militaires conventionnelles sont épuisées, eh bien, c'est un peu la même logique que celle de l'Iran : dans ce cas, il leur faut une dissuasion nucléaire, tout comme les Russes.

Si on arrive à les épuiser, ils seront obligés d'utiliser l'arme nucléaire à la place. Ils ne vont pas capituler. Enfin, ça devrait être évident. Mais le problème, comme je l'ai déjà dit, c'est qu'en Europe, si vous dites que c'est une menace existentielle pour les Russes, on considère que c'est un argument pro-russe. Parce que la seule réponse acceptable, c'est de dire que c'est de l'impérialisme opportuniste. Poutine s'est réveillé un matin, il voulait du territoire. Voilà, c'est tout ce que cette guerre représente. Donc, quand la Russie partira, la guerre sera finie. C'est ça, la logique. Et si vous contestez cette idée, c'est un argument pro-russe, ce qui veut dire que vous êtes écarté. Personne ne peut plus discuter avec vous. Donc, je ne vois aucune solution possible. À mon avis, à partir de maintenant, ce sera seulement l'escalade, et on se dirige vers la guerre.

#John Mearsheimer

Je dirais simplement, Glenn, et je crois que je l'ai déjà dit dans cette émission, nous n'avons jamais agi de cette façon pendant la guerre froide. Nous ne nous comportons pas ainsi, parce que nous

compreensions très bien que pousser les Russes dans leurs retranchements pouvait mener à une catastrophe. On parle d'un pays armé jusqu'aux dents, avec des armes nucléaires. L'idée qu'on pourrait sortir la Russie du rang des grandes puissances et s'en tirer sans conséquences... pourquoi quelqu'un croirait ça ? Je veux dire, nous ne le pensions pas à l'époque de la guerre froide. Certains croyaient qu'on pouvait vaincre l'Union soviétique avec une première frappe éclatante — autrement dit, lancer tout son arsenal nucléaire pour détruire leur capacité à mener une guerre nucléaire, ou n'importe quelle autre guerre.

On pouvait gagner avec une première frappe nucléaire. Certains y croyaient, au début de la guerre froide. Mais à part ça, l'idée qu'on pouvait acculer les Russes et les mettre à genoux... enfin, moi, je n'ai jamais pensé comme ça. D'ailleurs, repensez à la fin de la guerre froide, et au travail remarquable qu'a accompli l'administration du président George H. W. Bush pour y mettre fin. Ils ont fait énormément d'efforts, vous vous en souvenez sûrement, pour ne pas humilier les Russes, pour les ménager, parce qu'ils savaient qu'ils avaient affaire à une superpuissance dotée de l'arme nucléaire. Et ils ne voulaient surtout pas l'acculer. Ils savaient qu'il fallait la traiter avec précaution.

Mais on a cessé de penser le monde en ces termes. C'est vraiment assez remarquable. Vous savez, il y a eu récemment un article dans **Foreign Affairs**, et j'adore son titre. Il s'intitule **La défaite étrange de la dissuasion nucléaire**. **La défaite étrange de la dissuasion nucléaire.** Et l'auteure, Rose Gottemoeller, explique en gros que la dissuasion nucléaire, qui paraissait autrefois si essentielle parce que tout le monde en comprenait la logique de base, n'est plus comprise aujourd'hui par beaucoup de gens. Certains estiment que la dissuasion nucléaire ne s'applique pas vraiment au cas russe. Ils pensent que le fait que les Russes possèdent des armes nucléaires et qu'ils aient des lignes rouges, au fond, ça ne change pas grand-chose.

On ne peut pas bousculer les Russes et s'en tirer comme ça. Ce n'est pas du tout la façon dont on pensait pendant la guerre froide. On comprenait très bien qu'à partir du moment où ils avaient une capacité de destruction assurée, il fallait être extrêmement prudent dans nos relations avec eux. Quand ils sont entrés en Hongrie en mille neuf cent cinquante-six, puis en Tchécoslovaquie en mille neuf cent soixante-huit, est-ce que vous pensez qu'on a aidé les Hongrois ou les Tchécoslovaques ? Absolument pas, et pour de bonnes raisons stratégiques. On ne voulait pas menacer la survie ni le statut de grande puissance de l'Union soviétique. La même logique devrait s'appliquer aujourd'hui, mais ce n'est visiblement pas le cas. Et où tout cela va nous mener, c'est très difficile à dire. En tout cas, il est difficile d'imaginer une histoire qui se termine bien.

#Glenn

Je suis d'accord. Eh bien, là-dessus aussi, j'ai entendu ce commentaire : si je dis qu'il faut faire attention à ne pas pousser les Russes trop loin parce qu'ils ont une dissuasion nucléaire... eh bien, respecter la dissuasion nucléaire russe, ce serait aussi être pro-russe. Parce que, paraît-il, ça reviendrait à donner à Poutine le pouvoir d'utiliser l'arme nucléaire comme moyen de chantage. Franchement, cette logique fait peur. J'espérais un moment que ce genre de discours servait juste à

préparer une position de négociation avantageuse. Mais je suis de plus en plus convaincu qu'ils croient vraiment à leurs propres absurdités. Et, honnêtement, c'est assez effrayant.

#John Mearsheimer

Eh bien, en réalité, tout ça rend des négociations sérieuses encore moins possibles. Ce qui est paradoxal, c'est que les gens en Occident — et ça inclut maintenant le président Trump — pensent qu'en mettant plus de pression sur la Russie, que ce soit avec des drones ou des sanctions, ils augmentent les chances de la faire venir à la table des négociations. C'est complètement l'inverse. Ça aura exactement l'effet contraire. Et ça mènera à ce dont Sergueï Karaganov a mis en garde.

#Glenn

Je suis d'accord. Je viens de voir les différents dirigeants européens avec Zelensky à Paris, et il faut frapper davantage en Russie, parce que c'est ça qui amènera Poutine à la table des négociations. Il y était, à cette table. Ce sont les Européens qui refusent même de parler. Ils veulent s'asseoir à la table, mais sans parler à la Russie. Tout ça n'a absolument aucun sens. Et puis, il y a Starmer. Il est sorti avec cet argument qu'il faut la paix maintenant, comme Scholz. Et la paix, pour eux, ça veut dire un cessez-le-feu. Et dès que le cessez-le-feu est en place, les troupes de l'OTAN peuvent entrer en Ukraine. Franchement... tout le monde, avec un minimum de bon sens, comprendrait que ça rendrait toute paix impossible, si c'est ça qu'ils appellent la paix. Mais encore une fois, je ne sais pas s'ils croient vraiment à leurs propres absurdités, ou si c'est juste une façon de tromper. Quoi qu'il en soit, on vit à une époque de nains politiques, on dirait. On aurait vraiment besoin du retour des anciens hommes d'État, ceux de la guerre froide. Mais voilà où on en est.

#John Mearsheimer

Je pense, Glenn, et ce sera mon dernier point là-dessus, que ce dont nous avons besoin, ce sont de vrais penseurs stratégiques. Et je crois qu'il nous faut, en Europe comme aux États-Unis, une élite qui raisonne de manière stratégique. Ce qui s'est passé, à mon avis, c'est que pendant le moment unipolaire, quand les États-Unis étaient la seule grande puissance sur la planète, la Russie était très affaiblie, la Chine n'était pas encore une grande puissance, les États-Unis et leurs alliés européens ont développé une façon de voir le monde qui allait à l'encontre des principes de base de l'équilibre des puissances. Une vision qui prêtait peu d'attention à la dissuasion nucléaire et aux lignes rouges. Et nous en sommes venus à penser — nous, en Occident — que la politique internationale avait fondamentalement changé, et que les États-Unis pouvaient faire à peu près tout ce qu'ils voulaient et obtenir gain de cause. Et je pense que cette manière de voir s'est prolongée jusqu'à aujourd'hui, dans le nouveau monde multipolaire dans lequel nous vivons.

Je trouve assez remarquable à quel point la plupart des gens qui ont grandi pendant la période unipolaire connaissent peu la dissuasion nucléaire. Pendant la guerre froide, tous ceux qui s'intéressaient aux questions stratégiques ou à la sécurité nationale apprenaient les bases de la

dissuasion nucléaire et de la dissuasion conventionnelle. On apprenait à réfléchir à la politique des grandes puissances de manière assez sophistiquée, parce qu'on comprenait tous que nous vivions dans un monde très dangereux. Avec la période unipolaire, tout ça a disparu, parce qu'il n'y avait plus qu'une seule grande puissance, les États-Unis. Et les États-Unis, avec leurs alliés européens, pensaient qu'ils étaient à peu près libres de tout faire, que ces vieilles règles n'existaient plus, et que la dissuasion nucléaire n'était plus vraiment un sujet d'inquiétude.

Puis, à partir de deux mille dix-sept environ, on est revenus dans un monde multipolaire. Et il semble que la plupart des gens n'aient pas vraiment pris conscience qu'on est de retour dans une logique de grandes puissances. On est revenus dans un monde où la dissuasion nucléaire compte vraiment. Il faut réfléchir sérieusement à ce que cela signifie de vivre dans un monde nucléaire, et à ce qu'on peut faire face à d'autres puissances qui possèdent elles aussi leurs propres arsenaux. Je veux dire, des gens comme vous et moi, on parle un peu comme on le faisait à l'époque de la guerre froide. Mais beaucoup d'autres, quand on les écoute, ont une vision du monde complètement différente. Et c'est très dangereux. On le voit d'ailleurs dans la façon dont les Européens, et même les Américains, traitent les Russes aujourd'hui. Encore une fois, jamais on n'aurait agi comme ça pendant la guerre froide.

#Glenn

Je suppose qu'il faudra un peu de temps pour que les mentalités évoluent. Espérons, oui, que la courbe d'apprentissage soit un peu plus rapide, histoire qu'on n'en arrive pas à une guerre majeure avec les Russes. Et John, comme toujours, merci beaucoup d'avoir pris le temps. C'est toujours très éclairant.

#John Mearsheimer

Avec plaisir, Glenn.